

DE L'S1 MÂLE AU NŒUD CELIBATAIRE

Considérations risquées sur la sexuation de notre théorie. Ou plutôt sur l'impact du corps et du langage sur les nécessités de l'écriture, notamment de nos théories sexuelles.

Ce qui peut être montré ne peut pas être dit.

L. Wittgenstein

Tractatus logico-philosophicus, 4,12,12

Sur ce dont on ne peut parler, il faut se taire (id. 7)

Je vais quand même essayer. Et ce sur quoi je voudrais attirer l'attention, c'est précisément sur ce qui se montre dans nos écritures et qui, peut-être, de ne pas être dit, influence notre pensée et notre théorie. On constate en effet qu'une égalité de droit est en voie de se généraliser en ce qui concerne les rôles sociaux des hommes et des femmes jusque dans l'éducation des enfants. Chaque discours peut aussi bien être tenu également par hommes et femmes (maître, universitaire, hystérique, psychanalytique). Il n'en reste pas moins

- 1) que chacun de ces discours est fondé sur une dissymétrie des places,
- 2) qu'une telle égalité politique entre homme et femme se heurte à une dissymétrie en ce qui concerne leur rapport au niveau du sexuel. Le plus étonnant étant que ce discords n'est pas moins présent entre partenaires du même sexe. Le soupçon pourrait venir que la cause de ce discords proviendrait moins du sexe anatomique que des modes différents de jouissance. Avec cette question : jusqu'à quel point l'anatomo-physiologie des organes génitaux ordonnent le choix des jouissances ? Pour y répondre il conviendrait de noter que ces organes peuvent accomplir leur fonction sans le « plaisir » attendu et que la jouissance, en tant qu'au-delà du principe de plaisir qu'on peut dire animal, est un fait spécifiquement humain et que les voies de son accomplissement sont très singulières.

Le sujet humain – il ne semble pas y en avoir d'autre – est un effet du langage sur le corps. Cet effet – qui comprend la jouissance – est entendu de façon différente par Freud et par Lacan

Freud : « ...le concept de pulsion nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenues au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychique en conséquence de sa liaison au corporel¹ ».

Freud a lancé : « *Die Anatomie ist das Schicksal* » (Le destin, c'est l'anatomie).

Lacan : « Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction, à quoi ils peuvent faire défaut. [...] L'autre satisfaction, c'est bien ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient et pour autant que quelque chose d'y dit ou ne s'y dit pas, s'il est bien vrai qu'il est structuré comme un langage. [...] Je me réfère à la jouissance dont dépend cette autre satisfaction, celle qui se supporte du langage². »

Chez Freud c'est le psychique qui pâtit de son lien au corps. Chez Lacan, c'est le corps qui pâtit de son lien au langage. C'est ce lien au langage qui permet de distinguer plus radicalement que ne le fait Freud (qui distingue cependant clairement les pulsions du moi des pulsions sexuelles) la pulsion du besoin ou de l'instinct.

Néanmoins apparaît la question de savoir si le lien entre corps et langage doit être compris comme l'immersion du corps dans un espace de langage ou l'incorporation du symbolique par le corps naturel. Problème de contenant – contenu qui tracassait Lacan à propos de l'opposition signifiant – signifié.

Ce sur quoi j'attire l'attention, c'est sur l'espace du corps, les symétries et dissymétries de ses parties et la hiérarchie qui s'instaure entre elles dans les langues. Quelle part en revient à l'espace et quelle part au temps ? L'écriture de ce qui « a

¹ Freud S. Pulsions et destins des pulsions 1915 in *Métapsychologie*, Gallimard, Idées, 1977 [1940] p. 18.

² Lacan J. Le séminaire Encore, séance du 13-02-1973, Ed de ALI, H.C., p. 99.

lieu » dans l'espace – autant que la parole qui dit – est soumise à la flèche du temps. Même si l'effet de sens suppose des coupures et une rétroaction. Le sens des premiers mots d'une phrase ne s'assure qu'avec le dernier mot. Cette rétroaction n'est pas identique au feed-back des fonctions biologiques soumis à l'irréversibilité du temps. Le *nachträglich* du sujet fait retour sur le passé. A partir du présent, un sujet aura été. L'interprétation change le passé. Il n'empêche que nos figures et schémas, dans leur fixité, semblent eux aussi soumis à une hiérarchie ordinale entre leurs parties, à commencer par le couple S1-S2, avec sa flèche orientée : S1 → S2 et l'idée que S1 est mâle.

Quelques énoncés de Lacan :

dans les Ecrits :

« C'est le monde des mots qui crée le monde des choses » (Ecrits, p.276).

Le langage fait-il l'anatomie ?

Oui pour l'hystérique, oui aussi pour l'anatomie scientifique, mais pas dans le même discours. Et de ce fait Lacan peut dire :

« [...]la contribution que la psychanalyse a apportée à la physiologie depuis qu'elle existe [...] est nulle, fût-ce concernant les organes sexuels. » (Ecrits, p. 803).

dans l'Insu que sait de l'Une-bévue...

Lacan témoigne de doutes et de questions étranges :

« Il y a certainement une vérité de l'espace qui est celle du corps. Le corps dans l'occasion est quelque chose qui ne se fonde que sur la vérité de l'espace... ».

Comment l'espace qui nous apparaît comme une catégorie *a priori* (ce que Lacan conteste) pourrait-il donc avoir affaire à la vérité, i.e. dépendre de la structure du discours ? L'espace orientable et mesurable du corps physique s'oppose à l'espace non orientable du fantasme³ auquel il impose sa métrique à l'état d'éveil mais qui

³ En raison de l'identification des sens opposés, l'espace du fantasme apparaît comme un plan projectif.

l'en libère dans le sommeil. Un espace orientable caractérise aussi celui de la psychose et sans doute de la logique.

« ... La question que je voudrais avancer cette année est exactement celle-ci : est-ce que la dissymétrie du signifiant et du signifié est de même nature que celle du contenant et du contenu qui est tout de même quelque chose qui a sa fonction pour le corps ? »

« La différence de la forme en tant qu'elle est toujours plus ou moins suggérée avec la structure, voilà ce que je voudrais cette année mettre en évidence pour vous. »

Je ne me poserai pas aujourd'hui la question du lien entre l'opposition contenant-contenu et l'opposition signifiant-signifié mais celle du **rôle de la suggestion des conditions de l'écriture sur la théorie** du sujet, de la sexuation, du pouvoir et de la jouissance considérés dans leur aspect structural. Je souhaite ainsi questionner comment la singularité d'un sexe installé sur l'axe sagittal du corps semble distribuer pouvoir et « genre » selon une opposition gauche-droite, antérieur-postérieur (dans le temps), imprégnant nos théorisations et nos politiques.

Avec cette ambiguïté : si le corps se laisse suggérer sa jouissance par l'écriture dans la mesure où elle est guidée par des alluvions de lettres déposées dans le lit de l'inconscient, cela supposerait une complaisance (*Entgegenkommen*) de la part du corps à l'égard du langage, à moins que ce ne soit à l'inverse le signifiant qui ne puisse faire que suivre les sillons que l'image du corps lui offre.

Signifiant : une symbolisation de l'espace et du temps

Commençons, avec Lacan, par cet apologue⁴ : l'arrivée en gare du train dans lequel un petit garçon et une petite fille, ou une petite fille et un petit garçon, le frère et la sœur, « sont assis l'un en face de l'autre du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des bâtiments du quai (où se trouvent les WC) le long duquel le train stoppe : « Tiens, dit le frère, on est à Dames ! - Imbécile ! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes. » Cet apologue renforce la présentation du rapport signifiant-signifié S/s avec sa barre que Lacan avait proposé juste avant.

⁴ rapporté par Nicolas Dissez dans son excellent livre Les apologues de Jacques Lacan, PUF, 2022, petite bibliothèque de psychanalyse.

« Ceci pour montrer comment le signifiant rentre en fait dans le signifié. »

« ... Hommes et Dames seront dès lors pour ces enfants deux patries vers quoi leurs âmes chacune tireront d'une aile divergente, et sur lesquelles il leur sera d'autant plus impossible de pactiser qu'étant en vérité la même, aucune ne saurait céder sur la précellence de l'une sans attenter à la gloire de l'autre ».

Mais, justement, jouit-on de la même façon dans cette unique patrie ?

Pour ma part, le signifiant avec sa structure différentielle qui n'apparaît que dans une énonciation, montre aussi qu'une symétrie spatiale apparente, égalitaire, fixée par l'écriture, ne résiste pas à une ordination voire à une hiérarchisation dès qu'on parle. Ne serait-ce qu'en raison de la dissymétrie locuteur-auditeur que met bien en valeur le dialogue des enfants du train. « Imbécile ! Tu ne vois pas qu'on est à Hommes ! »

Une écriture, en tant qu'elle transcrit la parole, un raisonnement, une pensée, une théorie, est soumise de ce fait à une linéarité temporelle. Avec donc une direction orientée et la nécessité supplémentaire de coupures dans la ligne écrite. Cette « discrétion » des éléments peut être poussée selon les systèmes d'écriture jusqu'au phonème ou à la lettre alphabétique.

Les écritures logiques, cependant, se distinguent des écritures qui transcrivent la parole par le fait que leurs éléments littéraux, quand bien même dénoteraient-ils des variables, n'en sont pas moins idéalement univoques et de ce fait inaptés à la métaphore. Ils ne sont pas substituables sauf à signifier leur égalité mais dès lors ne produisant pas d'effet de sens⁵.

Les écritures de Lacan visent parfois une « perfection logique » mais se situent assez souvent dans une marge entre logique pure comme celle du graphe des $\alpha \beta \gamma \delta^6$, et logique plus ou moins métissée d'intuition comme celle du fantasme ($\$ \diamond a$) où le poinçon se prête à différentes lectures.

⁵ « Une ambiguïté en mathématiques, c'est embêtant ! » rappelait à l'instant Aurélien Sagnier

⁶ Lacan J. Écrits, Seuil, 1966, p.57.

Les écritures de la métaphore paternelle, du graphe du désir, des quatre discours, jusqu'aux formules de la sexualité se situent dans cette marge parfois au plus près d'une écriture purement logique, c'est-à-dire dépourvues de sens. La plupart présentent de plus une symétrie par rapport à un axe vertical comme le corps humain l'est par rapport à un plan sagittal.

D'autres non.

Quelle est la part qu'y jouent les symétries apparentes, et les dispositions latéralisées et hiérarchisées ? Nécessité structurale ou « débilite mentale » au sens de notre incapacité à penser autrement qu'à l'image du corps et à la hiérarchie de sa latéralité ? Voyons rapidement ces symétries :

[Déroulement des images]

Première symétrie par rapport à un plan sagittal.

Cette symétrie spatiale par rapport à un axe vertical (ou plutôt à un plan sagittal) caractérise la structure du corps de nombreux animaux dont l'humain et s'oppose à la dissymétrie devant derrière par rapport à un plan frontal. (Nous ne sommes pas des Janus ou des bêtes à deux dos). Cette symétrie ne va pas cependant chez l'homme sans hiérarchie : *dextra, validior manuum*. A la droite, *dextera*, la dextérité, à la gauche, *sinistra*, le présage venant de gauche (favorable chez les Étrusques, défavorable chez les Grecs qui vont l'emporter pour la postérité).

Une hiérarchie apparaît avec la parole dès qu'on lit. La lecture implique un ordre lié à l'antériorité. Il semble que c'est la droite qui vient en premier si l'on admet que l'étymologie de *sinistra*, qui serait aussi celle de *sine* (sans), et même de *senex* (vieux), serait l'idée de différence. Si cette étymologie est vérifiée, on aurait l'indication qu'une ordination induisant une hiérarchie surgirait de cette symétrie, dès lors qu'elle est nommée : Droite- Gauche, S1-S2, pour raison de diachronie de la parole. Il faut noter aussi qu'en français, pour la droite, deux racines *dexter* et *directus* sont venues se confondre, non sans effet imaginaire : le côté droit est à droite (*dexter*)

mais il est aussi droit (di-rectus), conforme au droit. L'allemand confond également recht (droit, juste, vrai, légitime) et rechts (à droite).

On peut noter aussi que les mots pour gauche sont d'étymologie beaucoup plus variée et très souvent dépréciative :

Angl. et Germ. *Left* et *link* renvoient à boiter, chanceler. Tandis que *right* et *recht* renvoient à la racine *rek* qu'on retrouve dans le rectus, rex, régir etc...

Fr. Gauche serait un mot d'origine francique à moins qu'il ne soit une altération méprisante de *gallicus*, gaulois. Maladroit.

Le latin a trois mots pour gauche *sinister*, *laevus*, *scaevus*, un seul pour droite (*dexter*).

Le grec a quatre mots pour gauche : *aristeros* (de mauvais augure), *eunumos* (« qui a un nom de bon augure » par antiphrase), *scaios* maladroit, et notre *laios* bien connu... et un seul mot pour droite : *dexios*.

Cette « symétrie hiérarchisée » du corps (si l'on accepte cet oxymore) serait le premier modèle d'une différence irréductible mais ne valant que dans un espace orientable (et non pas celui de du fantasme inconscient).

Deuxième symétrie du corps, avec son image spéculaire. Le corps présente en conséquence de la première une autre symétrie par rapport à un plan frontal, importante pour la fondation imaginaire du moi, avec son image spéculaire. Mais celle-ci inverse la première différence : la main droite vue dans le miroir est une main gauche.

Comment se comporte le sexe à l'égard de cette symétrie ? L'organe génital, pénis ou fente vulvaire, placé sur l'axe de symétrie du corps, réduit idéalement à un trait sans épaisseur, échappe à l'inversion spéculaire. Le sexe, qu'il soit masculin ou féminin, tout comme l'arête du nez, la bouche ou le nombril, se trouve sur l'axe vertical médian, lieu géométrique de tous les points qui restent inchangés lors d'une transformation spéculaire gauche-droite. Il fait partie des exceptions.

Dissymétrie du corps sexué avec un corps de l'autre sexe.

L'affrontement « frontal » peut se faire, non dans le miroir avec sa propre image, mais avec un corps appartenant à l'autre sexe. Le frère découvre la sœur – la sœur découvre le frère. Le sexe est alors par rapport au **plan** de symétrie frontal entre garçon et fille le **seul** organe qui échappe à cette symétrie⁷. Dans cette *bijection bi-univoque*, le sexe échappe non seulement à l'inversion droite – gauche mais surtout il est *l'un en trop* ou *l'un en moins*. Là encore il fait *exception*, mais il est bien le seul cette fois. Il fait exception pour les deux sexes bien sûr. C'est lui qui met en échec la théorie narcissique du Petit Hans selon laquelle tous les vivants ont un fait-pipi, et il constitue une impasse quand l'amour prétend investir narcissiquement le corps d'un autre sexe. L'exception du sexe n'est pas la même que celle du miroir, de même que le désir n'est pas la passion.

Pour Freud, cela n'a pas les mêmes conséquences dans les deux sexes.

Surestimation du pénis et angoisse de le perdre chez l'homme ; dévalorisation de son corps et envie d'acquérir l'objet chez la femme. Le roc de la castration serait une passion de la parité ! Pour Lacan, qui estime que ce roc de la castration peut être dépassé, les conséquences de cette exception semblent néanmoins jouer un rôle, quoique non absolu, pour répartir la jouissance des sexes selon les formules de la sexualité. Du moins, ajouterai-je, pour la part de jouissance qui ne serait pas entièrement prise dans la contamination langagière.

Ce sur quoi je voulais attirer votre attention c'est sur l'**influence imaginaire subreptice que pourraient avoir ces symétries et dissymétries sur nos théories et idéologies.**

L'ordre hiérarchique que cette symétrie spatiale du corps subvertie par le sexe, la parole et l'écriture pourrait bien s'être infiltrée subrepticement pour nous – je ne

⁷ du moins pour ce qui est visible (sinon on pourrait opposer que chaque organe d'un sexe a son correspondant dans l'autre sexe, fut-ce à l'état vestigial)

sais pas ce qu'il en était pour Lacan – dans le schéma de la sexuation et dans celui du discours du maître entre le signifiant maître et l'Autre.

D'où la question : **L'exception que fait l'organe sexuel dans le rapport à l'autre sexe implique-t-elle que chaque sexe anatomique se voit assigné à l'une des deux places dans les formules de la sexuation ?** Plus radicalement, l'écriture de ces formules par Lacan répond-elle à l'observation clinique ou à un effet de suggestion de l'espace du corps revu par l'écriture et le langage ? A-t-elle encore quelque chose à voir avec l'anatomie ? A partir du moment où le phallus est symbolisé, certes à partir du pénis mais en tant qu'il peut manquer, c'est-à-dire en tant que marqueur de la différence absolue, pourquoi devrait-il rester accroché à l'organe et à son impact imaginaire ? Le phallus, en tant que signifiant sans signifié, est une exception dans l'ensemble des signifiants. Support d'une différence absolue, il se dépouille de tout semblant. Bref le phallus serait réduit au trait unaire ce Un commun au signifiant et au nombre. Mais si les mathématiques parviennent à décoller le trait unaire de tout semblant (voire à forclure son origine sexuelle, c'est du moins mon idée) il n'en est pas de même des signifiants-mâtres de la parole. Ces signifiants tiennent leur efficacité pour engendrer du sujet, certes du trait unaire mais aussi de leur impact imaginaire, leur semblant. Quant au procès qui élève l'organe mâle au rang de symbole du phallus, il le doit autant à l'impact imaginaire de l'érection qu'au réel de la jouissance dont il est le siège.

Entrent en jeu ici l'anatomie et la physiologie de la jouissance des organes mais « apparolée » au langage et à sa logique. En effet l'universalité des lois du langage n'empêche pas que les arrangements entre les sexes soient assez variés selon les cultures et les structures. D'où la question :

Au niveau de chacun, la logique du signifiant subvertit-elle assez le fonctionnement de la jouissance d'organe pour s'en rendre indépendante ?

C'est ce que semble dire Lacan. Le pénis – et sa jouissance – n'implique pas, dit-il, que son porteur ne puisse s'inscrire que comme « tout » dans la logique phallique.

On appellera plutôt homme celui ou celle qui s'inscrira comme tout dans cette logique⁸.

L'absence d'innervation sensible du vagin à l'exception de la zone clitoridienne n'implique pas de s'inscrire dans le pas-tout de la jouissance phallique. La clinique montre à la fois une tendance « conformiste » assez générale dans le choix des jouissances, qu'elle soit culturelle ou « naturelle », mais aussi une fréquence croissante d'exceptions qui ne saurait être tenue pour accidentelle ou « occidentale ». On peut d'ailleurs se demander si dans certains cas de transgenres il s'agit d'un « choix » de jouissance sexuelle opposée à son sexe ou du choix d'une jouissance d'un corps non sexué. En raison parfois d'une sorte d'hypochondrie des organes dits sexuels secondaires. Il n'en reste pas moins que c'est toujours par rapport au sexe que chacun se définit même éventuellement comme a-sexué.

Le nœud borroméen.

Je n'irai certes pas plus loin que Lacan. Je ne peux que saluer son courage de n'éluder dans le séminaire *Encore* aucune difficulté. Je suis surpris cependant qu'à peine posé les formules de la sexuation qui ont eu tant de succès, Lacan nous propose un schéma bien différent annonçant le nœud borroméen qui semblait attendre depuis 20 ans sous la forme des trois volets qui se coincent dans sa conférence de 1952⁹. Avec le nœud borroméen à 3, au moins dans sa figuration classique, la dissymétrie que le sexe fait dans l'espace-temps, fait place à une

⁸ Si, dans l'ouvert du langage s'instaure un sous-ensemble fermé dans lequel pour tout x , x satisfait la fonction Φ . x soit « tout sujet qui satisfait cette fonction est castré », il relève de la topologie que ce fermé ait un complémentaire ouvert pour lequel, faute de pouvoir dire tout, les éléments de cet ensemble complémentaire ouvert satisferont à $\overline{\forall x. \Phi x}$. Φx , ce qui ne s'écrit pas en mathématiques. Reste à expliquer pourquoi ce serait les femmes qui satisferaient $\overline{\forall x. \Phi x}$. ou encore ne satisferaient que partiellement $\forall x. \Phi x$, ce qui est une autre lecture un peu hérétique où « pour tout x » ne signifie pas *quicumque* (quel que soit x) mais *utpote totus* (x en tant que tout). Ce n'est en effet pas la même chose de dire x ne satisfait pas totalement la fonction Φ et x satisfait pleinement la fonction Φ mais dans un ensemble ouvert qui ne fait pas un tout. Une autre interprétation des formules est de considérer que x ne désigne pas un sujet mais un signifiant représentant un sujet. Dans ce cas la fonction Φ peut se lire « différent de lui-même » (Aucun signifiant ne saurait se signifier lui-même) avec l'exception du signifiant Φ qui ne renvoie qu'à lui-même (Aucune fonction ne saurait être son propre argument).

⁹ Lacan J. Le symbolique, l'imaginaire et le réel. Conférence d'ouverture à la SFP, 1952 ou 1953. Publiée dans le Bulletin de l'Association Freudienne, n°1, novembre 1982.p.4-13.

symétrie rayonnée à l'instar du corps des étoiles de mer, où chaque bras contient secrètement les gonades d'un seul sexe. Mais à la différence de l'étoile de mer, non seulement le nœud borroméen n'est pas différent de son image spéculaire, mais, de plus, il n'a ni ventre ni dos intrinsèquement différenciables : le basculement d'un rond suffit à rétablir la gyrie qui s'inverse dans son image spéculaire. Si sa structure ainsi étalée est relativement simple, elle échappe au regard non initié dès qu'elle se présente sans cette « préparation ». D'échapper ainsi, à la différence des schémas précédents à toute ressemblance avec le corps humain, les nœuds sont-ils plus près du réel ? Sont-ils, au-delà de la vérité de l'espace¹⁰, le réel de l'espace du sujet ? Au-delà de tout ce qui peut se dire ou s'imaginer ?

Le nœud borroméen est unisexe. Lacan dit quelque part que Freud aurait trop attaché d'importance au sexuel dans son idée de l'inconscient. Dans le nœud, le phallus ne figure que pour qualifier un mode de jouissance. Je me demande cependant si l'arrivée comme « bague au doigt » d'un nœud borroméen unisexe avec les ouvertures cliniques qu'il a permis n'a pas toutefois résolu un peu trop radicalement le non-rapport sexuel. Lacan cherchera d'ailleurs à lui retrouver un conjoint dissymétrique afin d'établir un nouveau rapport sexuel fondé cette fois sur la dissymétrie. L'impossibilité d'écrire ce rapport le rend-il réel ? Entre corps et langage il y a le réel pour faire tenir un sujet. Mais Lacan nous dit le 8 mars 1977 : « Le réel ne constitue pas un univers, sauf à être noué aux deux autres fonctions. Ça n'est pas rassurant, ça n'est pas rassurant parce qu'une de ces fonctions est le corps vivant. »

Si, au contraire, c'était l'inscription du rapport sexuel qui le rendrait réel (puisque la lettre c'est une part du réel), réel i.e. définitivement impossible, cela me semblerait rassurant dans la mesure où toute culture s'est fondée sur **le sexuel comme ce qui assure l'impossibilité de réduire une certaine forme de différence entre les parlêtres.** Je ne vois pas d'autre différence absolue entre les corps humains que celle du sexe. Seule cette différence apporte un appui assuré pour conforter la

¹⁰ « Il y a certainement une vérité de l'espace ». L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre.

différence absolue du trait unaire, structure intime du signifiant comme du nombre. Jusqu'à quel point ce trait unaire acquis peut-il s'émanciper du phallus comme symbolisation d'une différence absolue ? Jusqu'à quand le trou foré dans le réel par le langage concernera-t-il le sexe, se demandait Melman ? Peut-on imaginer une culture non fondée sur le sexuel ? Une société parfaitement numérisée, i.e. fondée sur un trait unaire dépouillé de tout semblant, trouverait aisément à se laisser séduire par n'importe quel semblant. Mais, faute de symboliser le manque organisateur de son désir dans l'objet a, cédé aux dépends du narcissisme, il ne manquera pas d'objets pour créer les addictions qui dans leur pseudo-rythme font contrefaçon de la jouissance sexuelle. L'inconvénient est que l'addiction réduit le désir au rythme du besoin et éloigne le sujet de l'imaginaire de son fantasme qui fait la singularité de son désir. Les addictions uniformisent le monde et proposent des jouissances sans sujet. Ce serait un peu dommage !

